Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 77 (1950)
Heft: 7

Artikel: Lettre au syndic
Autor: Marti, Claude
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-227329

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

mots que vous avez entendus de vos pères, quand même ces mots seraient patois. Dites des mots savoureux. Pensez que Rabelais ramassait son bien où il le trouvait, Molière, Voltaire Montaigne.

On n'a jamais dit que ceux-là fussent spécialement mal-foutus, idiots et mal-écrivants. Et Villon, et d'autres, et Régnier le vieux rude.

Et surtout craignez les gens qui se piquent d'écrire *français* (sic). Quel français ? De quelle province ? Et au nom de qui, au nom de quoi ? Un langage heureux, un langage osé, un langage riche, truffé, ayant de l'ail, des herbes, du fumier s'il le faut, un langage vivant, dru, et surtout, surtout : un langage sans gardes champêtres.

Pas de plans quinquennaux pour notre langage. Un petit langage d'ici, pour gens d'ici, vivant ici, un peu naïvet, apparenté à quelques provinces d'où nous viennent des choses rieuses. Mais de grâce, renvoyons les *commissaires*.

Un joli langage libre nous suffit, surtout et même s'il est paysan.

Lettre au Syndic

Paris, le 26 février 1950.

Cher papa,

Il y a quinze jours, une nouvelle inattendue parcourut les halles de Paris, avec la rapidité d'un chou-fleur qui monte en graines : le grand Jo des Batignolles avait vendu sa boutique à des Nord-Africains. Les premiers mandataires qui l'apprirent se contentèrent de sourire d'un air dubitatif, et augmentèrent leurs pommes de terre de cent sous pour montrer qu'ils n'étaient pas dupes. Mais force leur fut pourtant de se rendre à l'évidence, quand ils aperçurent, vers les neuf heures, le Grand Jo, sans ses sacs à provisions, qui se contentait d'acheter, pour tout potage, un camembert et une demi-livre de beurre. Le cercle se fit autour de lui et l'on apprit, entre autres détails, que le soir même de la prise de possession des lieux par les bicots, les couteaux avaient valsé. Les couteaux de poche, précisa-t-il, car il avait eu soin d'emporter ceux de cuisine, oubliés sur l'inventaire du matériel. On le félicita d'avoir pris la sage résolution de se reposer après avoir tant contribué à la gloire du boudin pur porc et un gros marchand de cochons le traita même de « sacré capitaliste », ce qui fit bien rigoler. Le grand Jo promit de revenir souvent voir ses amis et reprit, pensif, le chemin de sa maison pour y gagner un peu de ce repos qu'on lui avait dit bien mérité.

Deux jours après, il errait dans les rues de Paris, désœuvré comme un lion privé de sa cage. De guerre lasse, il se jeta alors à corps perdu dans la belotte. De neuf à douze et de deux à sept, on put ainsi le voir attablé chez Henri, à côté de la pharmacie et en face du commissariat. Il fit, bon gré mal gré, ses seize parties à la journée, parties qui se soldaient automatiquement par seize « Vichy-fraise », le médecin lui ayant interdit les apéritifs. Il fit de l'aérophagie.

Dégoûté, il nous envoya alors une lettre dans laquelle il disait avoir besoin de Buffet et de moi pour prendre une grave décision.

Nous nous rendîmes sans attendre à son invitation. Après les salutations d'usage (toujours fort longues avec Buffet qui remonte généralement à la troisième génération), il nous fit asseoir autour de sa table ronde, comme des bougies sur une tourte et nous parla ainsi :

— Voilà la chose en deux mots. J'en ai marre de me rôtir le dos à la lune. Je

veux entreprendre quelque chose, mais j'ai besoin de vos avis.

Buffet trouva immédiatement les mots qui vont au cœur :

— Tu as eu parfaitement raison de nous convoquer, dit-il. Je suis maintenant au courant de la nouvelle législation commerciale et Justin, de son côté, s'est fait quelques relations à la Légation qui pourront éventuellement jouer. De quoi s'agit-il ?

Un large sourire éclaira la face du grand Jo.

— Eh bien, voici ! Je veux repeindre mon appartement !

Je crus un instant que Buffet allait étouffer. Il glapit :

— Tu te fous de nous ? Comment, tu nous fait venir ventre à terre de l'autre bout de Paris pour nous annoncer le plus simplement du monde que tu veux barbouiller tes murs ?

Je jugeai bon d'intervenir :

— Allons, Buffet, ne t'énerve pas. Les choses n'ont en somme que l'importance qu'on leur donne. Si le grand Jo t'a demandé de venir, c'est qu'il te sait homme de goût.

Cette appréciation adoucit Buffet, qui reprit plus calmement.

— Soit ! Alors, qu'est-ce que tu veux y faire à ton appartement ?

— Je te l'ai déjà dit : le repeindre et, si possible, l'agrandir. J'ai là un stock de peinture verte qui m'a été cédé par un cheminot. Je voudrais bien l'utiliser.

Et joignant le geste à la parole, il nous mit sous le nez un bidon de peinture du plus beau vert gazon.

Buffet recommença à brailler :

— Tu ne tournes pas un peu à la bedoume, des fois ? Tu veux en faire un pâturage de ton appartement ? Donne plutôt ça à ta concierge pour qu'elle transforme ses poubelles en massif de buis. Ce qu'il faut ici, c'est du papier à fleurs.

Le grand Jo rétorqua que la vue seule du papier à fleurs lui donnait le rhume des foins.

J'intervins à nouveau :

— Il faudrait peut-être s'occuper d'abord de l'aménagement architectural. Le reste se fera tout seul. Tu voulais agrandir ? Eh bien, en ce cas, il me semble...

Buffet me coupa la parole.

— C'est tout simple. Il faut abattre le mur !

— Mais c'est impossible !

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que si tu abats le mur tu tombes dans la rue, tout simplement.

Buffet maugréa :

— Oh ! alors, si tu fais exprès de tout compliquer, c'est pas la peine de discuter.

La conversation se poursuivit néanmoins fort avant dans la nuit. On transforma tour à tour, sur le papier, la chambre à coucher en salle de bain, le salon en cuisine, les toilettes en cagibi et vice versa, et l'entrée en chambre d'amis. Et quand nous eûmes enfin trouvé la solution idéale, nous constatâmes avec stupeur que notre plan portait une chambre en trop qui couvrait la cage d'escalier.

Nous déchirâmes en silence toutes les esquisses et le grand Jo conclut, philosophe :

— Je m'en vais bien lessiver et ça fera parfaitement l'affaire !

Ton fils affectionné : Justin.

p.c.c. Claude Marti.